

Contes et Légendes

La Légende de la Gourgue

Conte du Vieux Quercy

par Marcelle DAVET

Non loin de l'antique cité de NOBLE-VAL existe un lieu isolé, un peu farouche, que l'on nomme « La Gourgue ». Pas d'habitations, et pas d'êtres vivants, si ce n'est aux vacances, quelque touriste amateur d'ombre fraîche et, parfois, des bergers qui y mènent paître leurs troupeaux. Au creux même de ce minuscule désert, il y a une espèce d'excavation, étroite et profonde, au fond de laquelle jaillit une eau glacée, claire et bleue.

Et voici une histoire que l'on m'a contée et que j'ai transcrite pour vous.

Il y avait autrefois, à la Gourgue, un vaste et mystérieux monastère (1) dans lequel vivaient d'humbles servantes de Dieu. Du monde, elles ignoraient les vains bruits. Et nul ne les connaissait, sinon certaines femmes de Saint-Antonin qui venaient laver leur linge dans l'eau pure de la source.

Or, un matin d'hiver particulièrement glacial, une d'entre elles, n'ayant pu se résoudre à laisser au logis son enfant nouveau-né, avait emporté le petit berceau, et elle savonnait auprès de lui. Des religieuses vinrent à passer.

— Donnez-moi le bébé, dit l'une gentiment, je vous le garderai. Et la Supérieure ajouta :

— Vous viendrez toutes partager notre modeste repas. Le Seigneur, notre Père, ne peut pas permettre que de bonnes chrétiennes mangent dehors, par un temps pareil.

Les femmes se confondirent en remerciements et la jeune mère confia son fils à celle qui le lui avait de-

(1) — Peut-être ce monastère de l'Oraison de Dieu dont parle Lionel de Lastic.

mandé. Tout en battant son linge, elle jeta un dernier coup d'œil sur la silhouette en robe blanche, la cornette aux ailes souples et les bras repliés qui emportaient son doux trésor. Puis, bravement, elle reprit sa tâche.

A midi, les cloches du monastère sonnèrent pour indiquer que la soupe était servie. Les braves laveuses s'assirent autour de la table et commencèrent leur repas. Cependant la jeune maman s'inquiéta de son fils.

— Où est-il ? Je veux le voir.

— Il dort, lui fut-il répondu.

Sans savoir pourquoi, elle sentait une lourde angoisse qui lui rongait l'âme. Le visage pâle de la sœur, ses yeux aigus, tout d'un coup, lui semblaient inquiétants.

— Apportez-le moi, ordonna-t-elle.

Mais nul ne bougea. Justement on servait, à cette minute, un plat de viande dont l'odeur étrange emplit la pièce. La chair était blanche, d'une blancheur de lait.

— C'est un agneau nouveau-né, expliqua la religieuse.

Mais cet agneau avait un goût bizarre, si bizarre qu'à peine y eurent-elles mordu, les femmes le rejetèrent avec dégoût.

Alors, une épouvante sans nom s'empara de la jeune mère. Elle se leva, courut dans toutes les pièces, pleurant et criant qu'on lui rendit son enfant. Le vaste monastère retentit de ses lamentations et de ses vains appels. Quelle ne fut pas sa terreur lorsque dans une cellule isolée, elle découvrit l'humble berceau. Les vêtements du bébé y étaient jetés pêle-mêle mais, de l'enfant, il ne restait plus trace. A moitié folle, la malheureuse comprit l'atroce vérité. On avait tué son petit et c'est lui que l'on venait de servir accomodé en sauce blanche.

— Que le Dieu de justice vous punisse, misérables créatures, cria-t-elle. Que ce monastère maudit disparaisse, et qu'il n'en reste plus ni pierres, ni poutres !

Aussitôt, un craquement sinistre se fit entendre. Les laveuses affolées n'eurent que le temps de se précipiter dehors. Le magnifique édifice, ébranlé sur ses bases par quelque force mystérieuse, chancela sur lui-même et, dans un fracas de tonnerre, s'engloutit au fond du gouffre.

Et depuis, certains vous conteront que lorsqu'on se penche au-dessus des eaux si bleues, si pures de la Gourgue, on entend très distinctement un son argentin et plaintif. Ce sont les cloches du monastère englouti qui, pour les religieuses trépassées, sonnent tristement le glas.

Et voilà la légende, ainsi que me l'a contée le vieux pâtre aux cheveux de neige qui, près de la Gourgue, garde chaque soir son troupeau.

• • •

N.-B. Pour les jeunes ou nouveaux Saint-Antoninois il nous semble utile de préciser que Marcelle DAVET (Madame Auguste Dutemps) fut une de nos compatriotes célèbres, dont les feuilletons et romans connurent un certain succès. Les quelques titres énumérés ci-dessous, suffiront à en donner le caractère et le style : Ma poupée chérie — La Croix du Sud — Mon cher bonheur perdu — Les plus jolis yeux du Monde — Marie-Jeanne fille des champs — Mon beau printemps — L'Amour sur les ruines —

D'elle aussi, un poème à la gloire des maquisards, paru en 1947, dans la Gazette de Cyrano, dont voici la dernière strophe :

Ce sont les Maquisards de France !
Pour la patrie et pour l'honneur,
Depuis le Nord jusqu'en Provence !
En avant Maquisards de France !
En avant ! Les Libérateurs !

Précisons enfin qu'elle avait créé un prix annuel destiné à récompenser le meilleur élève des Ecoles Publiques, à l'époque où, encore, il existait une distribution des prix dans les écoles.

G. J.

